

étoient de la Gaule cisalpine) étoient ou du pays des Volsques ou près de ses frontières. Mais Rome étant devenue la capitale dominante de tout le pays, c'étoit son dialecte qui devoit l'emporter sur les autres, quand même ceux-ci auroient eu des avantages intrinsèques et réels. Rome au reste se trouvoit au centre des pays qui constituèrent le premier fond de la prépondérance sur l'ancienne Italie. Son cercle tenoit immédiatement au pays des Sabins et à celui des Etrusques; qui furent les premiers peuples non latins qui adoptèrent la langue latine, et concoururent à la propager. Ces deux nations italiennes durent avoir plus de facilité à apprendre le langage des Romains, qu'elles n'en auroient eu pour celui d'Antium et de Sueffa Pometia.

ARTICLE X.

Comment et pourquoi le dialecte Florentin est devenu la langue commune et littéraire de toute l'Italie.

41) Le dialecte romain, devenu l'idiome de tout le Latium, ensuite de toute l'Italie et de l'Europe occidentale, tomba en décrépitude, et de son corps corrompu et pourri naquirent une foule de langages différens.

En Italie dans le siècle de Charles - Quint on en comptoit autant qu'il y avoit de villes, et autant qu'il y avoit de diversité d'airs dans

les différentes contrées de la péninsule; mais que l'on peut réduire à six plus distingués et plus marquans.

42) Quoique les Italiens aient assez généralement la réputation de peuple spirituel, les Toscans jouissent encore plus particulièrement de cette réputation, et parmi eux les Florentins, l'ont méritée encore plus que les autres. Je comprends sous le nom de Florentins les habitans de cette partie de la Toscane qui composoit l'état de la république de Florence vers l'an 1350. Les Florentins eurent plus que les autres Toscans, du goût pour la littérature, et une habitude plus commune d'écrire, de tenir registre, et de conserver des souvenirs. Cela étoit si marqué que les Siennois leur rivaux, le relevèrent comme une preuve d'ambition et de vanité *); mais d'autre côté le soin qu'ils eurent de mettre et conserver par écrit tant de détails de leurs affaires publiques et particulières, prouve un esprit d'ordre et d'exactitude que n'avoient peut-être pas si communément les autres Italiens. C'est sans doute par cet esprit d'exactitude qu'ils mirent plus de précision dans la formation des mots, dans la déclinaison des noms, dans la conjugaison des verbes, dans leur langage, soit qu'ils s'en tinssent à l'ortographe latine, soit qu'ils s'en écartassent. Il s'en suivit de là que leurs écrits étoient lus, compris et goûtés des autres Italiens, plus facilement que ceux des Lombards, des Vénitiens,

* V. Gitti dans son Dizionario Cateriniano.

des Napolitains ne l'étoient réciproquement les uns des autres. Car il est évident que les terminaisons du langage florentin, telles qu'on les a dans les quatre ou cinq auteurs du 14^e siècle, distinguent mieux, dans les noms et dans les verbes, le singulier du pluriel, le masculin du féminin, et une personne de l'autre. Il a surpassé même à cet égard le siennois, qui à quelques autres égards auroit l'avantage. Mais après tout, ces différences entre les dialectes florentin, siennois et lucquois, et celui des autres villes de la Toscane, ne sont pas fort considérables. En général les Toscans, successeurs des anciens Etrusques, semblent avoir eu de tout temps une tendance organique à finir les mots par des voyelles, surtout par l'*u*, qui très-facilement prenoit le son de l'*o* fermé des modernes Italiens. Par là, en supprimant l'*m*, l'*s*, le *t* final du latin, en retenant la voyelle précédente, le mot se trouve plus approchant du latin, qui étoit encore fort en usage, quoique barbarisé. Ces mots étoient mieux formés, d'autant plus qu'en ne supprimant point les *e* intermédiaires, ils conservoient aussi beaucoup plus de conformité tant avec les mots encore latins, qu'avec les mots vulgaires des autres pays, de la Romagne, de tout l'Etat ecclésiastique, du Napolitain, et même du Lombard. Dans quelle autre contrée d'Italie, avant même que la langue fût fixée, ne devoit-on pas comprendre plus facilement *faceffe*, *diceffe*, que *ffifs*, *dffifs* du Bolonois ?

43) La considération qu'acquît la nation flo-

rentine vers 1500 fut encore une des causes que son dialecte se répandit plus que les autres dans toute l'Italie. Il est vrai que le Vénitien passoit pour plus doux et plus agréable, et d'un autre côté la puissance vénitienne étoit alors sans comparaison supérieure à celle de Florence et de toute la Toscane unie. Mais outre que la position de celle-ci, étoit plus favorable les Florentins et les autres Toscans, qui se fréquentoient les autres villes d'Italie et surtout Rome, répandoient leur langage, sans se donner aucune peine de le faire apprendre aux étrangers. Ainsi Rome qui auroit eu assez de droit et de facilité de donner aux autres nations italiennes son dialecte, s'accoutuma aisément elle-même, à se conformer au florentin, qui par d'autres raisons particulières, et que l'on peut dire accidentelles, gagna de l'ascendant à l'époque que Rome se relevoit de l'état de dépopulation où le grand schisme d'Occident l'avoit réduite. Avant cette époque l'accent romain approchoit beaucoup plus du napolitain que du toscan, comme on le voit dans un fragment très-remarquable de Louis Monaldeschi, contemporain de Pétrarque *).

44) Mais ce qui a décidé l'ascendant que devoit prendre le dialecte toscan, particulièrement le florentin, ce fut le mérite étonnant des ouvrages de trois auteurs qu'on regarda comme Florentins, quoiqu'un seul des trois fût né à Florence. Ces ouvrages sont le poëme de Dante,

*) Muratori Rer. Ital. T. XII. pag. 525.

le recueil des poésies de Pétrarque, et le Décameron de Boccace. Le premier intéressoit par son sujet politique, religieux et satyrique en même temps. Le second, moins intéressant pour le sujet, quoique l'amour intéresse assez généralement, comme le dit Pétrarque lui-même, charmoit pour l'expression d'un sentiment tendre avec un style et des mots si bien choisis que toutes les âmes sensibles en firent leurs délices. Boccace, le troisième de ces auteurs, par ses contes si variés, si bien imaginés, et au reste si libres, ne pouvoit que trouver beaucoup de lecteurs dans toute l'Italie, surtout dans un siècle corrompu tel que l'étoit celui qui suivit le XIV, sur la fin duquel Boccace avoit composé et publié ce fameux ouvrage. L'imprimerie introduite en Italie vers la fin du siècle précédent, avoit répandu par toutes les provinces le Décameron de Boccace ainsi que les poésies de Dante et de Pétrarque. Il n'y avoit point de livres aussi agréables ni aussi intéressans, et ces ouvrages étoient lus avidement par tous ceux qui avoient reçu quelque sorte d'instruction, tant hommes que femmes. La galanterie étant assez générale, et la religion qui est le fond du poëme du Dante, étant absolument la dominante, le style de ces trois auteurs avoit aussi quelque chose de plus régulier que tout ce que l'on pouvoit avoir d'écrit en langue vulgaire soit à Naples, à Rome, à Venise, soit dans les villes de la Haute-Italie. Jaques Sannazzar, originaire de la Lumelline, mais né et élevé à Naples, dès qu'il se décida d'écrire en langue vul-

gaire, forma son style sur celui de Pétrarque et de Boccace. Quelques beaux-esprits qui se trouvoient à la cour d'Urbin, d'autres qui vivoient à celle des marquis de Ferrare, ensuite à celle de Mantoue, ou aux armées qui faisoient la guerre en Piémont, se mirent à écrire en langue vulgaire, ce qui n'avoit guère été d'usage dans le siècle précédent, et tâchèrent d'imiter la construction, l'inflexion des noms et des verbes qu'ils trouvoient conformes à trois ou quatre autres écrivains florentins du même siècle que Boccace. Bembo, qui étoit un des ornemens les plus distingués de la cour brillante d'Urbin, fit plus. Non seulement il imita le style de Pétrarque et de Boccace en écrivant en langue vulgaire en poésie, et en prose; mais il en tira des règles générales pour tous ceux qui voudroient écrire dans la même langue. Le livre qu'il donna sous le titre trop vague de *Prose*, peut être regardé comme la première grammaire de la langue italienne; quoique un peu avant lui un littérateur du Frioul nommé François Fortunio, eût déjà donné un ouvrage sur le même sujet.

45) Il se fit alors un changement général dans l'usage de la langue vulgaire, et le dialecte Florentin fut adopté pour la langue littéraire de toute la nation italienne. Le bas peuple conserva son patois dans toutes les provinces d'Italie, mais tous ceux qui se mêloient d'écrire, ceux qui voyageoient, ou qui recevoient chez eux des étrangers, ceux enfin qui devoient parler en public, parloient et écrivoient la même

langue à quelque variété près. Depuis les bords de la Mer méditerranée jusqu'à la Mer adriatique, et depuis le Phare de Messine jusques aux Alpes, le langage des plus célèbres Florentins, tels que Machiavel et Guichardin, est absolument le même que celui du comte Baldassar Castiglione Mantouan, ou de Mathieu Bandello de Castelnovo, Tortonois, leurs contemporains. Le style du comte de San - Martino de Virle, soit en prose ou en vers, n'est pas différent de celui de Bernardin Rota et de Sannazar, et ne diffère pas de celui de Bembo et de Fortunio. Mais ce qui nous prouve incontestablement que la langue d'usage, commune à tous les écrivains et aux personnes de marque dans toute l'Italie, étoit totalement la même, c'est de voir que les deux auteurs que je viens de nommer, Castiglione et Bandello, protestoient qu'ils écrivoient en langue lombarde, et non pas en langue florentine ou toscane; et néanmoins leur langue n'est nullement différente de celle qu'on trouve dans les ouvrages des Toscans et des Florentins de leur temps, tels que Machiavel, Casa, et le Berni.

46) Aussi le *CORTIGIANO del Castiglione*, malgré que l'auteur l'ait voulu donner comme écrit en langue lombarde, a été cité par les rédacteurs du fameux dictionnaire de la Crusca, par préférence à des ouvrages d'auteurs florentins contemporains de Castiglione. Les nouvelles de Bandello auroient pû l'être avec plus de raison encore. Car dans quatre volumes assez considérables il n'y a pas quatre mots, pas un seul tour de phrase qui ne se trouve dans les écrits que

que les académiciens de la Crusca ont cités et donnés pour modèles. Le style de cet écrivain est aussi bon italien que celui de Boccace, et très conforme au véritable génie de la langue italienne, quand même on devroit le juger d'après les écrivains florentins du 14^e siècle.

ARTICLE XI.

Conformité du dialecte toscan, et de l'idiome italien. Différence des autres dialectes.

47) Cependant lorsque Castiglione et Bando déclaioient qu'ils écrivoient en langue Lombarde, ils vouloient dire qu'ils écrivoient comme l'on parloit dans la bonne société des villes de Lombardie et de Romagne, à la cour de Mantoue, à celles de Ferrare, et d'Urbain et dans les tribunaux ou cours de justice de Bologne et de la Romagne. C'étoit là précisément la langue que Dante appeloit langue *commune*, *lingua aulica*, *curiale*, *cortegiana*, c'est-à-dire la langue soit des cours des princes, ou des cours de justice. Il l'apeloit aussi langue *cardinale*, mot qui ne signifioit que *fondamentale*; parce qu'elle est fondée sur la langue latine. C'étoit en effet la langue que parloient à Bologne les Professeurs de l'université entre eux et avec les nombreux étudiants, qui venoient de toutes les provinces de l'Italie et de tous les pays de l'Europe; et celle que parloient les Prélats et les Podestats, et leurs Auditeurs, Assesseurs et Secrétaires, ordinairement